

## HOMÉLIE 6

«Quant à la charité fraternelle, nous n'avons pas eu besoin de vous en écrire; vous-mêmes avez appris de Dieu à vous aimer les uns les autres. En effet, c'est ce que vous pratiquez à l'égard de tous les frères répandus dans la Macédoine entière.»

1. Pour quelle raison, après leur avoir si fortement parlé de la pudeur, et quand il va leur exposer ce qu'il faut faire, leur recommandant en particulier de ne pas trop s'affliger de la mort de leurs proches, laisse-t-il de côté le bien qui renferme tous les autres, la charité : «Nous n'avons pas eu besoin de vous en écrire ?» Cela même accuse la plus haute sagesse et renferme un magnifique enseignement. Nous voyons là deux choses : d'abord, que ce point est tellement important et nécessaire, qu'on n'a pas besoin d'en faire l'objet d'une leçon, ce qui dépasse de beaucoup la mesure ordinaire étant manifeste pour tous : et puis il les frappe bien mieux par ce silence qu'il ne ferait par une exhortation formelle. En supposant, en effet, qu'ils n'ont pas dévié dans leur conduite, et n'ayant garde alors de les exhorter, il les force à rentrer en eux-mêmes s'ils ont réellement dévié. Remarquez ceci : il ne parle pas de la charité pour tous, il parle seulement de la charité pour les frères. «Nous n'avons pas besoin de vous écrire là-dessus.» Il ne reste donc qu'à se taire puisqu'il n'est pas besoin d'en parler. Par cette dernière expression : «Je n'ai pas besoin,» il dit plus que par tout un discours. «Vous-mêmes avez appris de Dieu.» Quel éloge ! il proclame ainsi que Dieu s'est fait leur instituteur; plus n'est besoin donc qu'un homme vous instruisse. C'est ce que le prophète avait dit : «Et tous seront instruits par Dieu même.» (Is 45,13) «Vous avez tous appris de Dieu à vous aimer les uns les autres; car vous pratiquez cette leçon envers tous les frères répandus dans la Macédoine entière,» sans en excepter les autres évidemment. Rien de plus propre à les mettre dans la nécessité d'agir de la sorte, s'ils n'avaient pas déjà commencé. Que vous soyez instruits par Dieu, ce n'est pas une chose que j'avance sans preuve; je le sais par la conduite que vous tenez. C'est du reste un témoignage qu'il renouvelle assez souvent. « Nous vous supplions, frères, de montrer encore plus de générosité, de vous appliquer à vivre dans le calme, d'accomplir votre œuvre et de travailler de vos mains, comme nous vous l'avons ordonné, d'avoir une conduite irréprochable en face des étrangers, et de ne rien désirer de ce qui est aux autres.»

Il leur enseigne ici de combien de maux l'inaction est la source, et quels sont aussi les heureux fruits du travail. Il rend cet enseignement plus manifeste en l'appuyant sur les réalités de la vie et certes avec raison; car cela impressionne tout autrement le commun des hommes que des considérations empruntées à l'ordre spirituel. La charité pour nos frères veut que nous leur donnions, au lieu de recevoir de leurs mains. Quelle sagesse dans l'Apôtre, devant les prier et les exhorter, il met en évidence ce qu'ils font de bien, afin de tempérer les représentations et les menaces qu'il leur adressait : «Qui méprise ces choses, ne méprise pas l'homme, mais Dieu.» Il les empêche par là de revenir en arrière. Ce but s'obtient par le travail; c'est le moyen de ne rien recevoir des autres, et d'être même en état de leur donner, suivant cette parole : «Il est plus heureux de donner que de recevoir.» (Ac 20,35) «Travaillez de vos mains.» Où sont donc ceux qui recherchent l'activité spirituelle ? Voyez comme il leur ôte tout prétexte à cet égard; l'expression n'est pas équivoque, «de vos mains.» Jeûner, veiller, coucher sur la dure, est-ce un travail manuel ? Personne n'oserait le dire; c'est d'une œuvre spirituelle qu'il s'agit, puisque donner aux autres du fruit de son labeur est réellement une œuvre spirituelle, que rien ne saurait égaler. «Que votre conduite soit irréprochable.» Observez cette manière de les reprendre et de les stimuler. Il n'a pas dit : Ne vous abaissez pas à mendier; mais il leur signifie la même chose en d'autres termes, avec plus de ménagement, afin de leur faire sentir la pointe de l'aiguillon sans trop les blesser. Si les fidèles eux-mêmes se scandalisent, à plus forte raison les étrangers auront-ils mille motifs d'accusation, à la vue d'un homme jouissant d'une bonne santé, pouvant se suffire à lui-même, et qui ne craint pas de tendre la main et de recourir aux autres. Aussi nous appellent-ils trafiquants du Christ. «C'est pour cela, dit l'Apôtre, que le nom de Dieu est blasphémé.» Ici rien de semblable; il touche seulement à ce qui peut le mieux émouvoir, à la crainte du déshonneur : «Nous ne voulons pas que vous ignoriez, frères, ce qui regarde les personnes endormies dans la tombe, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point l'espérance.» (Th 4,12)

2. Ces deux choses leur nuisaient surtout, l'indigence et l'abattement, comme du reste à tous les hommes. Or, voici comment il les guérit. Leur indigence provenait des spoliations

qu'ils avait subies. Si Paul ordonne à ceux qui ont tout perdu pour le Christ, de travailler afin d'être en état de secourir les autres, il faut avouer que cet ordre ne souffre pas d'exception. Qu'on leur eût véritablement ravi leurs biens, on le voit par ces paroles : «Vous avez été les imitateurs des Eglises qui sont dans la Judée.» (I Th 2,14) Comment ces mots le prouvent-ils ? Quand on les rapproche de ces paroles : «Vous avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens.» (Heb 10,34) Ici c'est à la résurrection qu'il va toucher. Mais quoi, ne leur en avait-il pas déjà parlé ? Il effleurera maintenant, un autre mystère. Quel est-il ? «Nous qui vivons, qui sommes restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis.» (Ibid., 14) Il suffit de rappeler la résurrection pour consoler l'homme affligé; il suffit aussi de ce que dit l'Apôtre pour confirmer la foi en la résurrection. Rappelons ce qu'il a d'abord dit : «Nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance, frères, concernant ceux qui dorment dans la tombe, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance.» Avec quelle mansuétude il s'exprime encore ici ! Au lieu de leur dire, comme aux Corinthiens : Avez-vous à ce point perdu la raison, êtes-vous assez insensés pour vous affliger comme les infidèles, vous qui connaissez la résurrection ? il leur dit avec une extrême bonté : «Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance,» respectant leurs autres vertus. Il représente les morts comme des personnes endormies, posant là dès le principe une base de consolation. «Pour que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance.» Par conséquent, se laisser abattre à cause de ceux qui nous ont quittés, ce n'est pas d'un homme ayant l'espérance chrétienne.

Cela se comprend. Une âme qui ne sait rien de la résurrection et qui regarde la mort comme une mort définitive, ne peut manquer de se livrer au découragement, à des plaintes amères, à des lamentations sans fin, en présence de la tombe; mais vous qui croyez à la résurrection, pourquoi vous lamentez-vous de la sorte ? Un semblable chagrin n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas l'espérance, encore une fois. Entendez, vous toutes femmes qui semblez vous plaindre dans les gémissements et dont la douleur est si bruyante, vous faites justement ce que font les idolâtres. Si cette douleur n'est pas exempte d'idolâtrie, que dirions-nous d'autres signes plus extravagants encore, comme de se lacérer le visage ? Pourquoi ce désespoir, si vous croyez que le mort doit ressusciter un jour, que ce n'est pas ici une destruction complète, mais bien un simple 'sommeil' ? – Je pleure, me direz-vous, une union brisée, une protection perdue, le soin des affaires, et tant d'autres auxquels j'étais habituée. – Mais alors, quand une mort prématurée vous enlève un enfant qui ne pouvait encore rien faire pour vous, pourquoi les mêmes plaintes et les mêmes regrets ? – C'est qu'il avait donné de grandes espérances, et que je comptais sur ses soins pour l'avenir. Voilà pourquoi je regrette un mari, un fils; voilà pourquoi je me plains et me déssole. Ce n'est pas certes que je ne croie à la résurrection; mais je suis privée de tout secours, j'ai perdu mon défenseur et mon appui, le compagnon de mon existence tout entière et mon unique consolation : tel est le sujet de mes larmes. Je n'ignore pas qu'il ressuscitera; mais je ne puis me résigner à m'en voir séparée pour le reste de ma vie; la multitude des affaires m'accable; quiconque voudra sera désormais libre de m'insulter; mes domestiques, auparavant si soumis, me méprisent maintenant et foulent aux pieds mes ordres; ceux à qui le mort a fait du bien en ont perdu la mémoire; ceux qui s'imaginent en avoir reçu du mal ne s'en souviennent que trop bien et tournent contre moi leur colère. C'est ce qui me rend le veuvage intolérable, je ne saurais pleurer avec modération, de là mes cris et mes déchirements.

Comment consoler une pareille tristesse ? que dirons-nous ? quel remède porter à ce deuil ? Je m'efforcerai d'abord de convaincre cette femme que c'est là, non une douleur ayant sa légitime expression, mais une perturbation déraisonnable. Si c'est pour cela que vous pleurez, vos larmes n'auront plus de terme, et c'est toujours qu'il vous faudra pleurer le mort. Si vous êtes redevenue la même au bout d'une année, si plus rien n'y paraît alors, il sera bien manifeste que vous n'avez pas pleuré le mort, ni même sa protection. C'est l'éloignement qui vous déssole, vous ne supportez pas la rupture de votre union ? Et que diront celles qui contractent un second mariage ? Evidemment elles ne regrettent pas beaucoup leur premier mari. Mais ne nous adressons pas à ces dernières; parlons à celles qui gardent pieusement leur affection pour les morts. Pourquoi, je vous le demande encore, pleurez-vous votre enfant ou votre mari ? – Parce que je suis privée de la présence de l'un, et que j'avais compté sur une plus longue vie pour l'autre. – Etes-vous donc exempte d'impiété, quand vous n'attendez pas de Dieu cette protection que vous vous promettiez d'un mari ou d'un fils ? Pouvez-vous bien croire que vous n'outragez pas sa bonté ? Peut-être vous les a-t-il enlevés, c'est une chose fréquente, pour que vous n'y fussiez pas aussi fortement attachée, pour que vous ne missiez pas en eux toute votre espérance. Nous servons un Dieu jaloux, qui veut être aimé de nous

par-dessus tous les êtres; et cela, parce qu'il nous aime lui-même d'un amour infini. Vous savez ce que c'est quand on éprouve cette affection ardente : on éprouve par là même une ardente jalousie; il en est qui sont morts plutôt que de se voir préférer quelqu'un par l'objet de cette affection. Voilà pourquoi, je le répète, Dieu peut les avoir rappelés à lui; voilà pourquoi ces paroles.

3. Pourriez-vous m'expliquer autrement qu'il y eût dans les temps anciens si peu de veuves, que les enfants jeunes fussent si rarement privés de leurs parents ? Voyez Abraham et Isaac, comme ils vécurent longtemps ensemble. C'est que ces hommes mettaient Dieu dans leurs affections au-dessus des êtres les plus chers. Dieu dit : Frappe; et son serviteur va frapper. Pourquoi Sarah parvint-elle à cette extrême vieillesse ? C'est que, de son vivant, son mari ne voulut jamais lui complaire au détriment des ordres divins; et Dieu lui-même est obligé de dire à ce dernier : «Écoute Sarah, ta femme.» (Gen 21,12) Ni l'amour des époux entre eux ni les sollicitudes de la famille ne pouvaient déterminer quelqu'un à provoquer la colère de Dieu. Mais aujourd'hui que nous tendons toujours à descendre et que nous sommes déjà tombés si bas, aujourd'hui que les maris aiment leurs femmes plus que Dieu, et que les femmes ont pour leurs maris la même préférence, Dieu veut nous forcer en quelque sorte à l'aimer malgré nous. N'aimez pas votre mari plus que Dieu, et vous n'aurez pas tant à redouter le veuvage, ou du moins vous le supporterez, s'il arrive, avec plus d'énergie. Pourquoi ? Parce que vous avez un protecteur immortel et qui vous aime plus que tout autre. Si Dieu règne dans votre cœur, ne vous abandonnez pas à la tristesse; car celui que vous aimez le plus ne connaît pas la mort, et ne permettra pas que vous ressentiez d'une manière excessive la perte de celui que vous aimez moins. Je rendrai cet enseignement plus clair par un exemple. Dites-moi, si vous avez un mari qui cherche à deviner vos pensées pour les satisfaire, qui s'attire l'estime de tous, qui vous entoure vous-même de considération et vous met à l'abri de toute insulte, un homme renommé, prudent, sage, plein d'amour pour vous, vous rendant heureuse, si vous avez de plus un enfant, gage de votre union; supposez après cela que cet enfant vous soit ravi dans un âge encore tendre; vous laisserez-vous accabler par la douleur ? Non certes; car celui que vous aimez le plus éclipse tout le reste. Ajoutez que, si vous aimez Dieu plus que votre mari, vous pouvez espérer qu'il ne vous l'enlèvera pas si vite ; et, dans le cas où vous le perdrez, vous serez moins accablée de cette perte.

C'est pour cela que le bienheureux Job ne succomba pas à la tristesse, quand il apprit la mort soudaine et simultanée de ses enfants : Dieu passait avant eux dans son cœur. Or, l'objet capital de son amour étant toujours vivant, son âme devait rester invulnérable dans tous ses revers. Que dites-vous, ô femme ? que votre mari et votre fils vous étaient une protection ? Et Dieu ne vous protégé-t-il pas ? n'est-ce pas lui qui vous les avait donnés ? et vous-même, qui vous a créée, si ce n'est encore lui ? Quoi, celui qui vous a tirée du néant et vous a donné l'existence, une âme, l'entendement, la gloire et le bonheur de le connaître, celui qui pour vous n'a pas épargné son Fils unique, ne vous ménage et ne vous protège pas ? ce serait un autre de ses serviteurs qui serait votre protection ? Quel courroux n'excitent pas de telles paroles ? Et qu'a fait de tel pour vous un mari ? Rien que vous puissiez me dire. Si vous en avez reçu quelque bienfait, c'est à titre de reconnaissance, vous l'aviez prévu. Oserait-on dire de Dieu la même chose ? Il ne récompense pas un bien qu'il aurait reçu le premier; mais, sans avoir besoin de rien, par sa bonté seule, il comble le genre humain de ses bienfaits. Il vous a promis le royaume, il vous a donné l'immortelle vie, la gloire, la fraternité avec le Christ, la filiation divine, une part à l'héritage de son Fils unique; et vous, après tant de bienfaits, vous en êtes encore à ne pouvoir vous consoler de la mort d'un mari ? Comparerez-vous les dons de l'un et de l'autre ? C'est par l'ordre de Dieu que le soleil se lève, que la pluie tombe, que la terre fournit annuellement à votre subsistance. Malheur à nous à cause de notre ingratitude !

Le Seigneur a pris votre mari pour rompre une attache exclusive; et vous vous obstinez, après même que vous avez quitté l'objet de cette attache; et vous oubliez Dieu, quand vous devriez le bénir, quand vous devriez tout jeter dans le sein de sa miséricorde ? Qu'avez-vous donc reçu de votre mari ? Le plus souvent des peines, les douleurs de la maternité, parfois des injures, des malédictions, des emportements et des menaces. N'est-ce pas là réellement ce que vous en recevez ? – Mais il m'a fait aussi du bien, me direz-vous sans doute. – Et quel bien ? il vous couvrait et vous ornait de vêtements splendides, il chargeait d'or votre tête, il vous assurait le respect de tous ? Si vous le voulez, celui qui vous reste vous donnera des parures tout autrement précieuses que celles dont vous gardez le souvenir; car l'or n'est rien pour vous entourer d'éclat en comparaison de la modestie. Ce roi possède des vêtements bien supérieurs à ceux qui vous occupent, et, pour les posséder sur l'heure, il suffit que vous en ayez la ferme volonté. Quels sont-ils ? Ce sont des vêtements à franges d'or; revêtez-en

vosre âme, cela dépend de vous. Votre mari vous protégerait donc contre les insultes des hommes ? quoi d'étonnant ? la viduité fera que vous n'aurez pas à subir les insultes des démons. Vous aviez alors l'autorité sur vos domestiques, en supposant toutefois que vous l'eussiez entièrement; et maintenant vous commandez, non plus à des serviteurs, mais aux Puissances incorporelles, aux Principautés, aux Dominations, au Prince de ce monde. Vous ne parlez pas des peines que vous partagiez avec votre mari, telles que la crainte de ceux qui gouvernent et la rivalité triomphante des voisins. Vous voilà délivrée de toutes ces craintes et de tous ces ennuis. Vous vous demandez encore avec angoisse qui prendra soin des enfants qui vous restent ? Le Père des orphelins. Qui vous les a donnés, dites-moi ? N'entendez-vous pas le Christ disant dans l'Evangile : «L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?» (Mt 6,25)

4. Vous voyez donc bien que les plaintes ne viennent pas de l'habitude, mais plutôt du manque de foi. Les enfants n'auront plus la même considération, insisterez-vous, du moment où le père est mort. Et pour quelle raison ? Ils ont Dieu pour père, et leur gloire serait amoindrie ? Que d'enfants élevés par des veuves je pourrais vous montrer, qui sont devenus des hommes considérables, et combien d'autres qui se sont annihilés, ayant encore leur père ! Si vous les élevez dès leur bas âge comme il convient de les élever, ils seront plus heureux que s'ils étaient sous la conduite paternelle. Que le devoir d'élever les enfants soit réellement celui des veuves, Paul lui-même vous le dira : «A-t-elle bien élevé ses enfants ? ... Elle sera sauvée, parce qu'elle aura donné le jour à des enfants,» il ne s'agit pas ici du mari, «s'ils persévèrent dans la foi, la charité, la sanctification et la modestie.» (I Tim 5,10; 2,15) Inspirez-leur de bonne heure la crainte de Dieu; elle les gardera plus sûrement que le meilleur des pères, elle sera pour eux un mur auquel on ne saurait faire brèche. En effet, quand le gardien est au dedans, la protection extérieure devient inutile s'il n'est pas là, c'est en vain que toutes les précautions possibles sont prises au dehors. Voilà qui sera leur richesse, leur gloire et leur beauté; voilà qui fera leur illustration, non seulement sur la terre, mais encore dans les cieux. N'ayez pas les yeux fixés, je vous en prie, sur ceux qui portent des ceintures d'or, ou qui montent des chevaux magnifiques, ou qui vont briller à la cour à cause de leurs pères, ou qui sont entourés de serviteurs et de pédagogues. C'est là peut-être ce qui fait gémir les veuves touchant le sort des orphelins; elles pensent en elles-mêmes : Mon enfant que voilà, s'il avait conservé son père, jouirait de ce même bonheur, tandis qu'il est maintenant dans la tristesse et l'abjection, dans un profond oubli. Ne pensez pas de la sorte, ô mère; élevez plutôt vos pensées vers le ciel, ouvrez-en les portes, comprenez ce qu'est ce palais et la béatitude de celui qui l'habite et la grandeur du Monarque assis sur ce trône; après cela demandez-vous si les enfants honorés sur la terre ont une gloire comparable à celle que peut avoir votre fils là-haut; et gémissiez alors tout à votre aise.

L'éclat qu'on possède ici-bas ne mérite pas qu'on en tienne compte : lui, si vous le voulez bien, prendra rang dans les milices célestes, il aura son nom inscrit dans les livres de l'immortelle armée. Ceux qui figurent sur ce glorieux catalogue ne montent pas des chevaux, ils sont portés sur les nuées; ils ne marchent pas sur la terre, ils sont emportés au-dessus des cieux; ils n'ont pas une escorte de serviteurs, ils ont une légion d'anges; ils ne se tiennent pas devant un roi mortel, ils entourent le trône de l'éternel Monarque, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs; au lieu d'une ceinture de cuir doré, c'est la gloire ineffable qui les revêt de ses rayons : ils sont au-dessus des têtes couronnées, de tout ce qu'il y eut jamais de plus illustre. Dans cette suprême cour, on ne demande pas si vous êtes riche ou noble, il suffit que vous soyez vertueux ; la vertu n'a pas besoin d'autre recommandation, avec ce titre on arrive sans obstacle au premier rang. Rien ne nous sera malaisé si nous aimons la sagesse. Regardez au ciel, et voyez combien tout cela resplendit et rejette dans l'ombre les palais des rois. Du moment où les parvis célestes l'emportent sur les plus riches parvis de la terre, au point que ceux-ci ne sont en comparaison qu'une boue fétide, quel ne doit pas être le bonheur du vaillant athlète qui parcourt en toute liberté les palais de là-haut avec la couronne qu'il a conquise ! «Quant à celle qui est vraiment veuve et désolée, dit encore l'Apôtre, elle met son espérance en Dieu.» (I Tim 5,5)

Quelles sont celles à qui s'adresse spécialement mon discours ? Aux veuves qui ont des enfants, parce qu'elles ont de plus grandes épreuves et plus d'occasions de plaire à Dieu : toutes leurs chaînes sont rompues, il n'est plus personne qui puisse les retenir et les forcer à les reprendre. Vous êtes séparée de votre mari; mais vous avez fait alliance avec Dieu : ce n'est plus un serviteur comme vous qui partage votre existence, c'est le Seigneur. Quand vous vous appliquez à la prière, n'est-ce pas avec lui que vous parlez ? à la lecture, n'est-ce pas lui qui vous parle ? Et que vous dit-il ? Des paroles mille fois plus suaves que celles du meilleur

## Homélie sur les épîtres aux Thessaloniens

des maris. Que votre mari vous flatte, ce n'est pas un bien grand honneur, puisqu'il est comme vous dans un état de dépendance; mais que le Seigneur loue sa servante, c'est la plus honorable des attentions : Cela prouve aussi sa sollicitude. Et comment vous la témoigne-t-il ? De bien des façons; écoutez : «Venez à moi, nous dit-il lui-même, vous tous qui peinez et qui ployez sous le fardeau, et je vous ranimerai.» (Mt 11,28) Il s'écriait encore par la voix de son prophète : «Une mère pourrait-elle n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles ? Eh bien, alors même qu'une mère l'oublierait, moi je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur.» (Is 49,15) Quel amour respire ce langage ! Il avait dit aussi : «Revenez à moi ... Convertissez-vous à moi, et vous serez sauvé.» (Ibid., 4,5-22; 44,22) Si quelqu'un veut puiser dans les Cantiques des cantiques, il y trouvera des expressions encore plus vives et plus mystérieuses : «Ma bien-aimée, ma colombe;» (Can 2,10) il verra l'époux s'entretenir avec chacune des âmes qui viennent à lui. Quoi de plus doux ? je le répète. Entendez-vous comment Dieu converse avec les hommes ? Ne savez-vous pas de plus combien ces saintes femmes ont perdu d'enfants, qui reposent maintenant dans la tombe ? combien elles ont plus souffert que vous, perdant ensemble leurs enfants et leur mari ? Portons là notre attention et notre sollicitude; alors rien ne pourra plus nous attrister, nous passerons tout le temps de la vie dans la joie spirituelle, et nous entrerons en possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles; Amen.